

# Du roman-feuilleton au roman -photo

par Claude AZIZA

« *Œuvres de passion, d'amour, de tendresse, de charme. Œuvres tragiques, œuvres d'angoisse, œuvres de pitié ; éternels romans d'émotions, où se heurtent tous les sentiments nobles ou vils, tour à tour émouvants jusqu'aux larmes, angoissants jusqu'à l'arrêt du souffle* » : tout est dit sur l'annonce publicitaire de la librairie Tallandier pour le lancement, en 1911, de sa série des « Chefs-d'œuvre des Maîtres du roman populaire ». Au moment où le genre brille de ses derniers feux, après presque un siècle de bons et larmoyants services.

## Chapitre I

### **Où le lecteur, curieux, va suivre, avec émoi - et avec moi – les tribulations du roman populaire et du roman-feuilleton.**

Le roman feuilleton est né, peu ou prou, de ce genre dramatique qui ouvre le XIXème siècle, ce mélodrame qu'acclamera plus tard Musset (« Vive le mélodrame où Margot a pleuré »). Car l'esthétique romanesque de ce qu'on nommera tour à tour, voire en même temps, roman-feuilleton, par son mode de diffusion, roman populaire par les lecteurs auxquels il veut s'adresser( un public de plus en plus nombreux ), mélo enfin par les ressorts qui l'animent, cette esthétique donc emprunte les grands thèmes de son aîné théâtral, la persécution, la reconnaissance, l'amour perdu puis retrouvé. Tout comme elle met en scène les mêmes personnages : le traître momentanément vainqueur puis immanquablement démasqué, l'innocent(e) persécuté(e), auxquels, selon le menu concocté, viendront s'ajouter quelques autres types littéraires : le compagnon comique, le père noble, la mère brisée, le personnage mystérieux. Mais il faudra attendre les

années 1825 pour qu'au mélodrame classique succède un mélodrame romantique, né de la chute de l'Empire, plus près, peut-être, de la contestation de l'ordre établi et dont le coup d'envoi est donné en 1823 avec *L'Auberge des Adrets*, médiocrement concocté par un trio médiocre (B. Antier, A. Lacoste, Alex. Charpentier) mais magnifié par le grand Frédéric Lemaître dans le rôle de Robert Macaire, un brigand au grand cœur.

*Donnez-nous notre bain quotidien !*

C'est le 1<sup>er</sup> juillet 1836 qu'Émile de Girardin lance le premier quotidien à bon marché, *La Presse*. Il a fait un pari risqué, baisser le prix du numéro, compenser par la publicité un éventuel déficit, faire appel aux grands écrivains de l'époque. L'alphabétisation d'une grande partie de la population et la diffusion rapide des journaux devraient, pense-t-il, lui permettre de gagner son pari. De fait, à la fin de l'année 1836, *La Presse* est devenu, par son tirage, le troisième des quotidiens, derrière *Le Siècle*, fondé quasiment en même temps et *Le Journal des débats*. Girardin n'en est pas à son coup d'essai et il ne manque pas d'audace. En 1828, il a fondé *Le Voleur* qui doit son nom au fait qu'il reproduit gratuitement des articles parus un peu partout ailleurs. L'année suivante, il lance *La Mode*, journal de l'actualité mondaine. En 1832, ce sera *Le Journal des connaissances*, pour des lecteurs friands de vulgarisation scientifique (Hetzl, et Verne, s'en souviendront). Dans l'année qui suit paraissent l'*Almanach de France*, le *Journal des instituteurs primaires*, le *Musée des familles*, la *Maison rustique du XIX<sup>e</sup> siècle*. Élu député en 1834, en trichant sur son âge : il est né en 1806, c'est un libéral qui soutient la monarchie de Juillet. Devenu, en 1848, républicain, il soutient d'abord Louis Napoléon Bonaparte, pour se lancer dans l'opposition après le coup d'État du 2 décembre 1851 : il crée, en 1866, *La liberté*. Sa longue carrière se termine sous la III<sup>e</sup> République, après avoir relancé *Le Petit Journal* puis *la France*. Il meurt en 1881, respecté de tous, au terme d'une prodigieuse carrière de patron de presse.

Un coup d'œil sur la presse française sous la monarchie de juillet permet de mieux comprendre le génie novateur de Girardin. D'abord son statut

politique. Dans les premières années du règne de Louis –Philippe la législation est somme toute libérale, mais elle va se durcir au fil des ans, surtout depuis l'attentat de Fieschi le 28 juillet 1835. Dès lors la censure se montre sévère et, peu à peu, les journaux démocratiques sont condamnés à disparaître ou à devenir des hebdomadaires. Il ne reste plus, au début de l'année 1836, que des quotidiens qui s'adressent à des nantis puisque le prix de l'abonnement annuel tourne autour de 80 francs (ce qui représente l'équivalent de 421 heures de travail d'un ouvrier) excluant du même coup les lecteurs aux revenus trop modestes. Ceux-ci n'ont d'autre ressource que de fréquenter les cabinets de lecture ou tenter des abonnements collectifs, en général à quatre personnes. Le quotidien s'adresse donc à un électorat aristocratique ou bourgeois.

Cet état de fait va changer avec l'apparition en mars 1836 du *Journal général de France*, qui propose un abonnement à 48 francs, imité en juin par *La Renommée* qui paraît au même tarif. Le 1<sup>er</sup> juin paraissent simultanément, pour un abonnement de 40 francs, *Le Siècle*, qui se range dans l'opposition et *La Presse*, favorable au régime en place. Une campagne de presse à caractère souvent diffamatoire s'ensuit, qui prend à partie Girardin, au point que, le 22 juillet, il tue en duel le journaliste Armand Carrel. .

Le reste relève de l'histoire de la presse française : peu à peu les quotidiens abaissent leur prix pour rester au niveau de leurs jeunes concurrents qui ont gagné très vite leur pari. C'est la marche vers le journal à un sou et – comme on le voit aujourd'hui- vers le quotidien gratuit.

### *Les mystères d'un pari*

On a l'habitude de voir dans *La Vieille Fille* de Balzac, paru dans *La Presse* du 23 octobre 1836 au 4 novembre par tranches quotidiennes, le premier roman-feuilleton. Certes Balzac écrit son roman au fur et à mesure de sa publication mais celui-ci paraît en troisième page dans la rubrique « Variétés ». Or le feuilleton (petit feuillet) désigne à l'origine un emplacement au bas des pages d'un journal (on dit aussi « rez-de-chaussée »), parfois uniquement sur la première page mais souvent aussi

sur les pages suivantes. Il commence à apparaître au début de Consulat : en mars 1800, Julien Louis Geoffroy (1743-1814) fait une chronique au rez-de-chaussée du *Journal des Débats*. Il a le droit d'être considéré comme le premier feuilletoniste. Mais jusqu'en 1836 le feuilleton s'occupe avant tout de critique littéraire, dramatique ou musicale.

Certes bien des œuvres de fiction ont été auparavant publiées dans des revues mais jamais avant 1836 dans un quotidien. En avril 1829 la *Revue de Paris* propose, pour son premier numéro, une série de Charles Nodier, *Souvenirs et portraits de la Révolution française*. Dans les années qui suivent, Sue, Balzac et d'autres publieront à leur tour des œuvres de fiction. Mais c'est l'alliance feuilleton et œuvre de fiction qui constitue l'acte de naissance du roman-feuilleton.

Le 26 juin 1836 Alexandre Dumas est engagé par Girardin à la fois comme critique dramatique, romancier-chroniqueur historique et journaliste politique. Les conditions financières sont avantageuses : un franc par ligne pour les articles, un franc vingt-cinq pour les feuilletons, une loge à l'un des deux théâtres cités payée par le journal. Au bout d'un an de collaboration huit coupons de deux cinquante francs. Ainsi tous les dimanches Dumas va occuper le feuilleton du journal qui se situe le plus souvent le bas des quatre pages du quotidien.

L'immense succès des *Mystères de Paris* a laissé quelque peu dans l'ombre les débuts laborieux du feuilleton. Les nouveaux journaux ne comptent pas du tout sur lui pour augmenter leur vente. Dans *Le Siècle* seule la rubrique « Variétés » fait place à la fiction. *La Presse* est plus tournée vers la littérature mais là aussi, à lire les déclarations d'intention de Frédéric Soulié, le 1<sup>er</sup> juillet, ou de Dumas, le 15 juillet, on ne sent pas le désir d'attirer les lecteurs par la lecture du feuilleton. Soulié annonce des études de mœurs et Dumas des scènes historiques, ni l'un ni l'autre ne réclame une parution quotidienne d'un long roman découpé en tranches et dont chacun suivrait avec fièvre la progression. Ce qui arrivera quelques années plus tard. Il faudra attendre 1838 pour lire dans *Le Siècle* l'annonce des

feuilletons à venir et 1841 pour trouver, sans doute avec *Le Chevalier d'Harmental* de Dumas, paru dans *Le Siècle*, un long roman. Encore quelques années et le roman-feuilleton voyait vraiment le jour avec le triomphe des *Mystères de Paris* (1842-1843) d'Eugène Sue.

*Tous en scène !*

Par un juste retour des choses, le théâtre s'empara immédiatement, en 1844, du roman de Sue. On verra dès lors chacun des grands titres du genre passer au théâtre et redonner une seconde vie au mélodrame. Le rideau s'ouvre en 1857 avec *Le Bossu* de Paul Féval où triomphe le beau Mélingue, porté triomphalement à la scène en 1862 avec l'aide d'Anicet Bourgeois, il se clôt en 1896 avec un ultime succès, l'adaptation théâtrale des *Deux Gosses* (1889) de Pierre Decourcelle (1820-1905). Entre temps on aura beaucoup pleuré et souvent tremblé en lisant tous ces romans dont les titres chantaient dans les mémoires de nos grands-mères (ou de nos mères) : *Le Maître de forges* (1883) de Georges Ohnet (1847-1918), *La Porteuse de pain* (1884-1885) de Xavier de Montépin (1823-1902), *Les Deux orphelines* (1888) d'Adolphe Dennery (1811-1898) qui constitue un cas à part puisque le roman fut adapté de la pièce jouée en 1874. On en passe et des pires de crainte de se noyer dans un flot de larmes sanguinolentes, souvent versées par de tristes héroïnes.

*Femmes et donc victimes !...*

Quand commencent donc à fleurir en littérature ces pauvres créatures victimes d'un destin contraire ? Sans doute à partir d'un moment où la sensibilité tourne peu à peu à la sensiblerie et où pleurer sur les malheurs littéraires de tant de pauvres femmes permet, au milieu du siècle, de faire l'impasse à bon compte sur la condition féminine.

On verrait volontiers la Fleur - de - Marie des *Mystères de Paris* comme archétype de ces malheureuses filles arrachées à une famille, souvent -mais pas toujours- riche ou noble, pour se retrouver entre les mains de monstres affreux. On pense alors à la Cosette des *Misérable* (Victor Hugo, 1863) ou

à la Perrine d'*En famille* (Hector Malot, 1893), petite sœur du Rémi de *Sans famille* (1878).

Mais c'est surtout la seconde moitié du siècle qui voit naître des jeunes filles emportées dans une tourmente contraire, telles *Les Deux Orphelines*, le mélodrame de 1874 devenu très vite, en 1888, un roman, avant d'être maintes fois adapté au cinéma. C'est Jeanne Fortier, *La Porteuse de pain*, accusée d'un triple forfait, vol, assassinat, incendie, qu'elle n'a pas commis. C'est Maria Chassadant qui, dans *Le Roman d'une ouvrière* (Georges Maldague, 1891 – 1892), est séduite, engrossée puis abandonnée par le riche Robert Flavier. C'est Germaine, séquestrée, droguée, violée, par un viveur qui la convoite (*Le Secret de Germaine*, Louis Bousсенard, 1894).

Parfois, ces fillettes abandonnées, ces femmes flétries ont assez de courage et de force pour survivre. Telle la Nadine du *Cri du Peuple* (1886) d'Edouard Ducret. Preuve, s'il en était besoin, que le roman de la victime n'est pas toujours doloriste et sait, grâce au réalisme des descriptions - voir les scènes de viol des *Amours de Dumollard* (Marc Mario, 1884) ou de *Irlande !* (Georges Sauton, 1885 – 1886) - attirer l'attention du lecteur sur une condition féminine qui va se transformer progressivement, sous la poussée sociale, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. En ce sens, les victimes de papier n'auront pas été sacrifiées en vain...

*Hommes, mais aussi victimes...*

La fin du siècle verra une variante du roman populaire : ses héros sont des innocents injustement condamnés, aux vies brisées, aux réhabilitations inespérées... Tels sont les ingrédients du roman de l'erreur judiciaire, dont l'archétype demeure le *Roger-la-Honte* de Jules Mary (1851-1922). Car le roman populaire, qui connaît un nouvel âge d'or entre 1865 et 1914, va alors surtout chercher ses sujets dans la société contemporaine et exploiter systématiquement une rubrique qui avait, jusqu'alors, peu inspiré les romanciers : les faits divers, et plus spécialement les faits divers criminels. Il marche alors sur les traces du « roman judiciaire » qui était né en 1866 avec *L'Affaire Lerouge* d'Émile Gaboriau, le secrétaire de Paul Féval.

L'inventeur de ce genre inédit, et son plus illustre représentant, ce fut Jules Mary, le feuilletoniste le plus célèbre de son temps et, sans doute, le mieux payé... Un feuilleton (*Amour d'enfant, amour d'homme*), publié au *Siècle* en 1875, puis, très vite, au *Petit Journal* : le succès assure chaque année au romancier la somme énorme de 30000 francs or. En chantant la faim et la misère humaine, le vice puni et la vertu récompensée, le bonheur perdu et les vies brisées – plus d'une centaine de romans en une quarantaine d'années. S'il a brillé dans tous les genres populaires, il a surtout créé, mis au point porté à sa perfection le « roman de l'erreur judiciaire », avec *Roger-la-Honte*, publié dans *Le Petit Journal* en 1886-1887, édité chez Rouff en 1887 et porté à la scène la même année. Il sera sans cesse réédité, puis adapté à l'écran. En 1922 (Jacques de Baroncelli), 1933 (Gaston Roudès), 1946 (André Cayatte), 1966 (Riccardo Freda).

Ainsi triomphe un nouveau type de littérature avec victime certes, mais aussi avec crime et coupable. Ou plutôt faux coupable : Roger Larroque, le héros du roman, accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, revient à Paris, tel un nouveau Monte –Cristo, sous un autre nom, fortune faite au Nouveau Monde, pour se venger et laver son honneur. Tout au long de ce (très/trop ?) long roman, le lecteur se demande si, pour éviter la faillite, Roger que l'on surnommerá par la suite, dans une rengaine populaire, « Roger-la-Honte », a ou non tué son créancier Larouette.

Jules Mary s'affirme ainsi à la fois comme le successeur des grands romanciers populaires et un écrivain ancré dans les réalités sociales de son temps. Dans de tels romans, tout est bien qui finit bien. Roger verra son innocence prouvée par ce même magistrat qui l'avait jugé et condamné bien des années auparavant. Mais là où l'on attendrait une sévère remise en cause du fonctionnement de la justice, on ne trouve chez l'accusé, qui a dû lui-même faire la preuve de son innocence, qu'une immense gratitude et une infinie compréhension... On l'aura compris : le roman de l'erreur judiciaire ne met pas en cause l'ordre établi, dans la société figée de la III<sup>e</sup> République : chacun doit rester à sa place. L'anarchiste Vaillant, guillotiné en 1893, rappelait que les seules révoltes admises devaient se cantonner –

avec mesure- dans l'imaginaire du feuilleton, encadrées par des écrivains, chiens de garde, le plus souvent, de l'ordre établi. A une exception près : Michel Zévaco.

### *Un anarchiste du roman populaire*

Un demi-siècle après sa création, ce qu'on dévore encore au début du XX<sup>e</sup> siècle, c'est le feuilleton toujours florissant mais qui, peu à peu, très lentement, va disparaître. Du journal il est passé au livre. Mais celui-ci reste encore un objet de luxe. En 1900, la « Collection populaire Jules Rouff » se vendait à 1, 50 F. C'était trop. En 1905, Fayard lance son fameux « Livre populaire » : 0,65 F pour 360 pages. *Chaste et flétrie* de Mérouvel inaugurerait une collection qui devait comprendre plusieurs centaines de titres et dont le succès fut immédiat. Un des principaux artisans en fut, sans aucun doute, Michel Zévaco (1860-1918), le romancier le plus populaire de son temps.

Curieuse destinée que celle de ce professeur de rhétorique au collège de Vienne, révoqué par le gouvernement pour « idées avancées », devenu polémiste au quotidien anarchiste *l'Égalité*. Ce qui lui vaut, en 1890, un séjour de quatre mois à la prison de Sainte-Pélagie et ne l'empêche pas, en 1899, d'écrire un violent pamphlet contre les Jésuites, les *Jésuites contre le peuple*, en digne élève d'Eugène Sue et de bien d'autres.

Critique au *Courrier français*, marié, bientôt père d'une nombreuse famille, Zévaco, après avoir loué sa plume à quelque auteur débordé, se lance dans le feuilleton. D'abord à *la Petite République Socialiste* où son premier titre, *Borgia*, obtient en 1900 un succès immédiat. A tel point qu'en 1901, au moment où il commence à donner *le Pont des soupirs* ; le quotidien socialiste pouvait claironner : « Nos lecteurs ont eu hier une joie que seuls connurent ceux qui, jadis, commencèrent un nouveau feuilleton de Féval, de Dumas ou d'Eugène Sue. Ils viennent de commencer un nouveau feuilleton de Michel Zévaco. » Peu après le feuilleton de Zévaco devient la spécialité du *Matin* qui, avec *Le Petit Parisien*, *le Petit Journal* et *le Journal*, s'adresse à des millions de lecteurs. Toutes les époques y passèrent : le



Moyen Age avec *Buridan, le héros de la tour de Nesle* (1911), le XVI<sup>e</sup> siècle avec Roland Candiano, un nouveau Monte-Cristo vénitien (*Le Pont des soupirs*, 1909). Ici intervient Don Juan (1916), là Nostradamus (1909). On voit même des femmes jouer de l'épée tout autant que de la prunelle : Fiorinda la belle (1920) ou Annaïs de Lespars (*L'Héroïne*, 1910). Au temps où règne le puissant Concini, mari de Leonora Caligai et amant de Marie de Médicis, le chevalier Adhémar de Trémazenc de Capestang devient le champion du petit roi Louis XIII (*Le Capitain*, 1907).

Mais c'est surtout le cycle des *Pardaillan* qui va faire de Zévaco le successeur incontesté et talentueux de Dumas et de Féval. Un demi-siècle après la naissance d'une saga en dix volumes qui se succèdent de 1902 à 1913 en feuilleton, puis de 1907 à 1926 en librairie, enfin dès 1914 au cinéma, un écrivain se souvient avec émotion de Zévaco et de son héros : « Surtout, je lisais tous les jours, dans *le Matin*, le feuilleton de Michel Zévaco : cet auteur de génie, sous l'influence de Hugo, avait inventé le roman de cape et d'épée républicain. Ses héros représentaient le peuple (...). Le plus grand de tous, Pardaillan, c'était mon maître : cent fois pour l'imiter, superbement campé sur mes jambes de coq, j'ai giflé Henri III et Louis XIII... » Cet enfant fasciné, c'est – on ne l'aura pas deviné - Jean-Paul Sartre (*Les Mots*).

C'est que, plus peut-être que ses rivaux, Pardaillan a de quoi séduire. D'Artagnan veut avant tout faire carrière : il mourra maréchal de France. Lagardère ne remet pas en cause l'ordre établi : il deviendra duc. Pardaillan, au contraire, est un asocial, un marginal, en un mot, un anarchiste avant la lettre. Il passe à travers les guerres de Religion, défie maintes embûches, dénoue mille intrigues, impavide et invulnérable. Il a en la personne de la belle et cruelle Fausta, l'héritière des Borgia, un adversaire à sa mesure. Mais les femmes, aussi séduisantes soient-elles, ne peuvent rien sur lui. Pas plus que les menaces ou les promesses des grands de ce monde. Non plus que le temps. Sexagénaire dans les derniers romans, il reste invincible. Et s'il disparaît mystérieusement, en fin de compte, le lecteur sait bien qu'il resurgira dans une salle de cinéma.

## Chapitre II

### Où le lecteur, toujours curieux, va découvrir, avec étonnement, les transformations du ciné-roman en roman -photos.

Les débuts du cinéma coïncident avec la lente agonie du roman feuilleton. En 1895, les chefs d'œuvre du genre ont déjà vu le jour. Devant la lassitude du public des formes nouvelles apparaissent : le roman policier, venu d'Outre – Manche (Conan Doyle est traduit dès 1902) et d'Outre - Atlantique (les *dime-novels* où triomphe Nick Carter), fait naître, dès le début du siècle, Lupin, Rouletabille et Fantômas et le roman de cape et d'épée se met à l'heure de Pardaillan.

Désormais, on l'a vu, le roman-feuilleton a quitté la presse pour se réfugier dans les livres. L'édition reste dominée par l'Allemand Eichler qui a lancé, chez lui et en France, dès 1907, des fascicules à dix centimes où s'étalent les exploits de Buffalo Bill qui a fait, l'année précédente, une triomphale tournée en Europe et ceux de Nick Carter. Visionnaire, le cinéaste Victorin Jasset a bien compris le lien qui pouvait se faire entre le feuilleton et la série cinématographique en mettant en images dès 1908, pour la toute nouvelle société « Éclair », les exploits de Riffle Bill, en réalité Buffalo Bill. Mais ce n'est qu'en 1911 qu'il trouve sa voie en adaptant le feuilleton *Zigomar* de Léon Sazie qui paraît dans *Le Matin*. Accueil triomphal : *Zigomar* entre dans le *Larousse mensuel* en 1916 ! Dès lors le feuilleton retrouve une seconde vie sur l'écran. Capellani adapte *Les Deux Orphelines* (1910), *Les Deux Gosses* (1912), *Les Mystères de Paris* (1913). Ohnet, Clarétie, dès 1912, Féval, dès 1913, Ponson du Terrail, dès 1914, Montépin, dès 1916, Zévaco, dès 1918, Mary, enfin, en 1922 : tous les grands noms du genre sont à l'écran.

Mais si ces adaptations avaient été possibles, c'est que, depuis quelques années, le feuilleton, grâce au cinéma, connaissait un renouveau inattendu. En 1913, le producteur américain William N. Selig avait eu l'idée de faire des films dont l'action serait découpée en plusieurs épisodes. Chaque épisode passant chaque semaine, pendant que, avec une parfaite

synchronisation, le récit paraissait dans la presse. Le film- feuilleton était né avec un tel succès que la France s'y mit en 1915 avec *Les Mystères de New-York*, mis en images par Louis Gasnier et en texte, dans *Le Matin*, par Pierre Decourcelle. Puis le premier « roman-feuilleton-cinéma », *Judex*, écrit par Arthur Bernède et filmé par Louis Feuillade en 1917. On prit même l'habitude d'accompagner telle adaptation cinématographique en épisodes d'un roman célèbre, du texte dans un quotidien. Bientôt naissait la *Société des cinéromans*, consacrée à la production de films par épisodes, en 1919. Avec à sa tête René Navarre, l'interprète de *Judex*, Gaston Leroux, Arthur Bernède. Elle ne durera que jusqu'en 1927. Mais l'idée, née en 1922, dans *Le Film Complet*, de mettre un film sur le papier, se maintint, avec bien des avatars, pour aboutir au roman-photo.

Ainsi le feuilleton trouva dans le cinéma un ultime refuge. Certains le comprirent très tôt, tel Jules Mary qui, dès 1914, signalait à ses confrères : « le cinéma vous offre un des moyens d'étendre votre action sur un domaine encore en friche. »

Aujourd'hui le feuilleton a trouvé une nouvelle vie, ô combien florissante, dans les séries télévisées. De *Dallas* à *Game of Thrones* en passant par *Plus belle la vie*, Margo n'a pas fini de pleurer.

### Chapitre III

#### Où le lecteur, de plus en plus curieux, découvre enfin le roman -photos

Celui-ci a aussi pour lointaines ancêtres les images d'Épinal qui voient le jour en 1796 mais fleurissent tout au long du XIX<sup>ème</sup> siècle, Et, à partir de 1827, les histoires dessinées de Rodolphe Töpffer. Dès 1915, avec le *Ciné-roman* et 1922, avec *Le Film Complet*, tout était en gestation. Mais il faudra attendre la fin de la guerre.

Dans l'hebdomadaire *Grand Hôtel*, premier magazine italien destiné à un public féminin, 12 pages/12 liras, créé en 1946 par Domenico et Alceo Del Duca, le roman -photos et le roman dessiné se côtoient désormais, mais seulement à partir de 1950, trois ans après les vrais débuts du genre. « T'aimer et te dire adieu » : tout est dit dans ce premier titre.

C'est en 1947 que paraissent les premiers romans-photos, dans deux magazines : *Il mio Sogno* et *Bolero-film*. Dans la misère générale de l'Italie d'après-guerre, ces pages sont destinées à faire rêver : le succès est foudroyant. On adore ces « fumetti », qui dans les bulles où sont logés les textes, sont comme autant de « fumées ». Les titres font battre les cœurs des midinettes : « Au fond du cœur » (avec la débutante Gina Lollobrigida), « Je ne peux aimer » (avec la débutante Sophia Loren), « Chaînes », « Tourments », « Prisonnière d'un rêve ».

Très vite, il traverse les Alpes et s'épanouit, en France, dès le 14 mai 1947, dans *Nous deux*, créé par Cino Del Duca, exilé depuis 1932, italien antifasciste, Suivront *Intimité*, *Festival* (en 1949) et *Télé Poche* (en 1966). Un triomphe, malgré l'hostilité des intellectuels (Roland Barthes, qui n'en était pas à une sottise près : « *Nous Deux*, magazine plus obscène que Sade »), des milieux catholiques (qui pourtant avaient lancé en 1931 le magazine *Famiglia Christiana*) et du parti communiste (qui pourtant se servait du roman-photo pour ses campagnes électorales). Madeleine Renaud et Elsa

Triplet fondent, en 1951, l'« Association pour la dignité de la presse féminine » !

Rien n'y fait, le succès est là et demeure jusqu'à...aujourd'hui. Grâce à de dynamiques maisons de production (Universo et Lancio, en Italie, Les Editions Mondiales, en France), de bons scénaristes (dont beaucoup de femmes) et de talentueux réalisateurs : Jean Jacques Bourgois, Mario Padovan et, surtout, Hubert Serra, le « Cecil B. DeMille du roman-photo » !

À côté d'acteurs professionnels, recrutés sur des critères purement esthétiques (ils ne parlent pas !), paraîtront dans les romans -photos toutes les vedettes françaises et italiennes de la chanson, de la télévision et, parfois, du cinéma : Johnny Halliday et Sylvie Vartan, Sacha Distel et Rika Zarai, Line Renaud et Mireille Mathieu, Gilbert Bécaud et Joe Dassin, Dalida, en pleine gloire, La Ciccolina, stripteaseuse devenue députée, Claudia Cardinale et Virna Lisi, Vittorio Gassman et Brad Pitt (dans *My Guy*, le magazine anglais) etc. etc.

Mais, peu à peu, le genre connaît des dérives. D'abord, avec le personnage de Killing (en France : Satanik), en 1966, très vite interdit en France (1967), puis en Italie (1969), pour sa violence et sa cruauté sadique. Après mai 68, l'érotisme fait son apparition, allant même jusqu'au porno : le fétichisme des sous-vêtements, en 1971, les premiers poils pubiens apparents en 1973, les premières pénétrations en 1974. Naîtra aussi *Lesbos-Films* dont l'originalité est de mêler roman -photos et ciné-romans. La parodie enfin dans *Hara-Kiri* (le professeur Choron, aidé souvent de Serge Gainsbourg et Eddy Mitchell), puis *Charlie-Hebdo*, avec Coluche (« Les pauvres sont des cons »). Aujourd'hui Les Nuls et Les Inconnus.

Le roman -photos a fleuri dans le monde entier, en Afrique (*Amina*), en Europe, en Turquie, en Israël. Aujourd'hui, il est toujours vivant n'est pas mort. On en veut pour preuve le numéro 3755 de *Nous Deux* (18-6 au 24-6 2019), 82 pages avec deux romans-photos, pour 2 euros, 10 ! Car il a su jouer un important rôle social et participer à l'émancipation de ces femmes qui, mal-mariées, ont dû attendre, en Italie, par exemple, 1970, pour pouvoir divorcer. Et enfin aimer...Sans oublier sa contribution à

l'alphabétisation d'un public essentiellement féminin, populaire et ouvrier (voir sur ce point l'enquête, en 1960, de la sociologue Evelyne Sullerot).

Dernier couronnement : l'exposition du MUCEM (Marseille), 12 décembre 2017- 23 avril 2018. Superbe catalogue, disponible aux Éditions Textuel (4, impasse Conti, 75006, Paris).

### **Conclusion, bienvenue mais courte, pour le lecteur très fatigué**

Du roman-feuilleton au roman-photo, la route fut longue, passant par le ciné-roman et le roman dessiné. Mais la parcourir fit battre tant de cœurs, sous le signe de l'Amour. Sur des chansons de Piaf ou de Dalida. Sans oublier Jacques Brel, Jean Ferrat et Charles Aznavour. C'est à eux et à toutes nos mères et grand-mères qu'est dédié ce texte.

Claude Aziza

Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris 3

